

aux Dames. Je ne vis pas une seule femme, & vraisemblablement j'aurois attendu inutilement des années entières, avant que d'en voir. Je restai ici quatre heures à attendre le retour de mon guide, que j'avois envoyé à Tétuan, qui est à quatre milles de distance, située sur une éminence, à ce que je pus voir depuis l'endroit où j'étois. J'appris qu'il n'y auroit pas moyen d'y entrer, à cause d'un accident arrivé depuis quelques mois. Un matelot Gênois ayant tué par malheur une femme Maure, l'empereur avoit exilé tous les chrétiens, sans en excepter les consuls, & ne permit qu'aux juifs d'y rester. Ce qui augmenta bien mon chagrin fut d'apprendre que la cour venoit d'envoyer un nouvel ordre au gouverneur, de ne plus permettre à aucun chrétien ni Européen de voyager dans l'intérieur du pays; cette nouvelle me fit perdre toute espérance de connoître cette nation singulière, dont le caractère & les usages sont si différens des nôtres, ainsi je perdis une occasion unique. Toutes mes belles espérances de monter des chameaux, de voir la cour de l'empereur de Maroc, de connoître des dames juives, &c. s'évanouirent à la fois. Il fallut se résigner; le bâtiment qui m'avoit amené s'arrêtant pour faire sa cargaison, j'en trou-

vai heureusement un autre qui étoit prêt à partir. Je m'embarquai immédiatement après midi, en compagnie de 22 mules, 12 bœufs, 12 moutons à grande queue, & revins à Gibraltar pour la seconde fois le lendemain à trois heures du matin; ayant fait en cinq jours de tems cinq voyages dans trois bâtimens différens, en tout 55 lieues de chemin, ayant consumé mon tems & mon argent de la manière du monde la plus désagréable & la plus infructueuse, & ne remportant d'autre récompense que la satisfaction d'avoir mis pied à terre en Afrique. J'y vis plusieurs Maures à cheval, ils montent à étriers courts, sur des selles fort hautes d'arçons. La monnoye courante du pays consiste en petites espèces d'argent, qu'on appelle *blanquillos*, marquées de caractères Arabes, & en pièces de cuivre, qui n'ont point d'empreinte du tout; les espèces d'Espagne ont cours en ce pays.

Je finirai cet article sur Gibraltar, en rendant compte d'un ouvrage imprimé en Angleterre en 1771, consistant en 2 grands volumes in-quarto, qui a pour titre: *Histoire du détroit de Gibraltar, & des ports Espagnols & Africains qui l'entourent, par le lieutenant colonel Thomas JAMES.* Cet ouvrage est orné de 18 belles planches, où

l'on voit les plans du détroit de Tanger, de Cadix, de Ceuta, de Gibraltar, &c. L'auteur, qui a demeuré à Gibraltar en 1749, & les années suivantes jusques en 1755, donne des détails fort curieux sur les courans du détroit, & sur Tétuan. Voici comment il parle des prêtres Espagnols, qui demeurent à Gibraltar : „ ordinairement il n'y „ a ici qu'un prêtre à la fois, quelquefois „ accompagné d'un frère visiteur. Ces messieurs mènent une vie douce, boivent largement, & fréquentent les dames. „ On peut en dire autant de bien des prêtres, dans d'autres pays que l'Espagne.

---

## C H A P I T R E XXVII.

*Route de Gibraltar à Cadix. Spectacles, port & vaisseaux, tableaux & ancien état de cette ville.*

**J**E partis de Gibraltar le 16 Juillet, ayant loué une mule pour mon domestique, une autre pour mes équipages, & un homme à pied pour l'escorte ; je montois mon propre cheval, qui avoit eu le tems de reposer 23 jours au Fort St. Roch. Nous devons met-

tre trois jours au trajet de Gibraltar à Cadix, qui est de 18 lieues ou 72 milles Anglois. Le premier jour nous nous mimes en chemin à midi, nous ne fimes que 3 lieues de chemin, & fumes coucher au village de *Los Burrios*, où il n'y a ni auberge ni *venta*. J'obtins d'une vieille femme, vendeuse de légumes, la permission de passer la nuit sur un grand coffre où j'étendis de la paille, mon souper consista en un *gaspacho*, c'est une espèce de soupe maigre, nourriture très-rafraichissante; on la fait avec un *quart*, ou 4 pintes d'eau, dans laquelle on met une quantité suffisante d'huile & de vinaigre, avec du sel, du poivre, du pain, de l'ail & des oignons. J'observe ici en passant que tout le pain qu'on mange en Espagne est blanc comme la neige, & d'un gout délicieux. Mon hôtesse me servit du fruit, & nous tint compagnie en fumant un *sejar* avec nous. Nos montures passèrent la nuit en plein air.

Le 17 Juillet je me remis en route à quatre heures, &, après avoir fait cinq lieues de chemin en huit heures de tems à travers un pays montueux & des forêts de liéges, j'atteignis quelques cabanes construites de boue, qu'on honore du nom de village de *Taivilla*. Après avoir fait la méridienne je traversai une plaine ronde qui a une lieue

de diamètre, qui fourmille de sauterelles, & laissant à notre droite un petit lac qu'on appelle la *Jarda*, je passai un pont de pierre de quatre arches, j'arrivai au pied d'une montagne sur le sommet de laquelle est la ville de *Vegal*, & logeai la nuit dans une misérable *venta*. Je vis paitre en cet endroit une très grande quantité de bétail.

Le lendemain 18 Juillet au lever du soleil je me remis en route, &, après avoir traversé une bruyère & quelques plantations d'oliviers, j'arrivai au bout de 3 lieues de chemin à la ville de *Chiclana*, qui est assez considérable, & dont la plus grande partie consiste en maisons que les habitans de Cadix y ont bâties pour les habiter en été. Ces maisons sont blanchies de plâtre, les portes & les contrevents sont peints en verd, & les toits plats. J'y dinai dans une bonne auberge. Après midi je continuai ma marche dans une belle route unie, & assez large pour laisser passer 4 voitures de front, bordée d'un côté d'une forêt de pins, & de l'autre de marais salés. Je passai sur un pont de pierre de cinq arches, qu'on appelle *el Puente de Suazo*, qui est gardé par un Fort, & j'entrai dans l'isle de Leon, qui est suivie immédiatement de la ville du même nom, mais que le peuple appelle *la Isla*.

Cette ville est assez grande, nouvellement bâtie, ressemblant à Chiclana. Il y a une excellente auberge, tenue par des Italiens. Cette ville n'est qu'à deux lieues de Cadix; les habitans de cette dernière y font fréquemment des parties de plaisir. J'y ai fait quatre courses, & j'en parlerai ailleurs. Je ne fis ce jour là que cinq lieues de chemin.

Le 19 Juillet je me mis en route à cinq heures du matin, & arrivai par un très-beau chemin à Cadix, où j'allai loger dans une auberge dont le maître, nommé *Latus*, est Irlandois. Je fus très-bien accueilli pendant tout mon séjour. Le consul de S. M. étoit en Angleterre, & je fus me présenter à Mr. Dalrymple, vice-consul, qui eut la bonté de me conduire chez le gouverneur de Cadix, le comte de Gerena. Après avoir remis mes lettres de recommandation, je fus le soir avec quelques dames à la comédie Espagnole, &, après la fin de ce spectacle, j'allai à celui des François. La salle des Espagnols a trois rangs de loges, & dix-neuf loges par rang; elles sont louées à des familles de la ville; les étrangers vont au théâtre, où l'on paye un schelling, & d'où l'on peut aller de loge en loge voir ses connoissances. On jouoit pour la première fois la tragédie de Zayre, traduite du François.

Pendant toute la représentation, les décorations ne changèrent point; les acteurs n'étoient rien moins qu'excellens; le plus grand plaisir que j'eus consista dans les *fandango* & les *tonadillas* des entr'actes. Le théâtre des François est fort spacieux, beau & bien éclairé; les acteurs, les musiciens, les chanteurs, les danseurs, tout étoit excellent; & je crois que c'est le meilleur spectacle françois qui existe hors de France, quoique j'aie vû ceux de la Haye, d'Amsterdam, de Bruxelles, de Berlin, de Dresde & de Vienne. On paye au parterre environ deux schellings & trois sols.\* Outre ces deux théâtres il y a encore celui de l'opéra Italien, qui a quatre rangs de loges à seize loges par rang. On y paye comme à la comédie Françoisse. J'y vis représenter l'opéra de la *Locanda*.

Au sortir des spectacles, qui finissent ordinairement à dix heures & demi, on va se promener au mail jusques vers minuit. C'est là que je vis, comme dit l'Arioste,

*Donne e donzelle*

*D'ogni età, d'ogni sorte, e brute, e belle.*

Quelques-unes des dames avoient leurs cheveux garnis de vers luisans, ce qui fait

---

\* Environ 50 sols de France.

un fort joli coup-d'œil. J'ai lu dans la description de l'Amérique publiée en 1772, par D. Ant. de Ulloa, que les dames du Pérou ornent de la même manière non-seulement leurs têtes, mais leurs bras, en forme de coliers & de bracelets lumineux. *L'alameda*, ou mail de Cadix, est formé d'un double rang d'ormes blancs, il y a des bancs de pierre pour s'asseoir, des grilles de fer séparent les gens à pied des carosses, on a de cet endroit une belle vue sur la mer. Cette promenade est fréquentée par des filles de joye comme notre parc de St. James, je n'ai vû en aucune autre ville d'Espagne le libertinage public établi comme ici. En hiver, il y a des mascarades.

J'employai le 20 Juillet à parcourir la ville, qui est petite, située dans l'extrémité d'une isle ou presqu'isle sablonneuse, qui se joint au continent par le pont dont j'ai parlé. Cette isle a seize milles de long, & neuf dans sa plus grande longueur. Le port est très-spacieux & a neuf milles de diamètre. Cadix est la ville la plus commerçante de l'Espagne, le premier département de la marine, & le centre du commerce des Indes occidentales. C'est ici, comme dit l'auteur du *Voyageur françois*, que les marchands Anglois, François, Hollan-

dois & Italiens envoient leurs marchandises, qui sont embarquées pour l'Amérique sur les vaisseaux Espagnols, qui sont divisés en trois classes, la flote, les vaisseaux de registre, & les galions. La flote consiste en trois vaisseaux de guerre servant d'escorte à 14 ou 15 vaisseaux marchands de 400 jusques à 1000 tonnes. L'Espagne n'envoye guères d'autres marchandises que des vins, qui avec le fret, le courtage, & les droits du roi forment le seul avantage que la nation tire de ce commerce. La flote va de Cadix à la *Vera-cruz*. Aucun vaisseau n'a la permission de se séparer, ni de mouiller en aucun lieu de la route. La flote se charge au retour d'or, d'argent, de pierres précieuses, de cochenille, indigo, tabac, sucre, coton, &c. Les vaisseaux de registre appartiennent à des marchands de Séville & de Cadix. Quand ils croient que l'Amérique a besoin de certaines marchandises, ils s'adressent au conseil des Indes, & demandent la permission d'équiper des vaisseaux de 300 tonnes dont ils payent un certain droit, sans compter les présens qu'ils sont obligés de faire à des gens en place. Ces vaisseaux sont ordinairement d'une cargaison double de celle qui est accordée. La flote des galions consiste en huit vaisseaux de ligne destinés à transf-

porter au Pérou des munitions de guerre, mais qui se chargent de quantité de marchandises pour le compte des particuliers. Douze autres vaisseaux partent sous le convoi des premiers. Cette dernière flote n'ose commercer que sur les côtes de la Mer du sud.

Les maisons de Cadix sont fort élevées ; on compte dans cette ville 80 mille habitans. J'allai le soir à l'observatoire royal, qui est bien fourni en télescopes & autres machines & instrumens de physique tels que pompes pneumatiques, machines à électriser & autres, la plupart faits à Londres par Mrs. Dollond & Bird. J'avois avec moi un petit télescope de Dollond, qui ne m'avoit coûté que 35 schellings, avec lequel nous vîmes distinctement l'immersion d'un des satellites de Jupiter. La latitude de Cadix est  $36^{\circ}$ .  $31'$ .  $20''$ .

Le 21 Juillet je vis dans l'église cathédrale un très-bon tableau de Murillo, représentant St. Sébastien & un ange, les figures de grandeur naturelle ; le fond de ce tableau est devenu fort noir. Je vis ensuite dans l'église des capucins, au-dessus du grand autel, un tableau du même Murillo, représentant le mariage de Ste. Cathérine, où l'on voit outre cette sainte l'enfant Jésus, la Vierge & plusieurs anges, tous grandeur de

nature. Ce tableau a vingt pieds de haut sur quatorze de large. Ce fut le dernier ouvrage de ce peintre, qui tomba de l'échaffaut où il travailloit, & mourut de sa chute. On voit dans la sacristie deux autres tableaux du même peintre, dont l'un représente l'assomption de la Vierge, & l'autre un Christ couronné d'épines. Je vis dans la maison du marquis de Pedroso un autre tableau du même auteur, qu'on estime avec raison être son chef-d'œuvre. Il représente l'enfant Jésus âgé d'environ cinq ans, debout sur une pierre, à sa gauche est la Vierge assise, & à sa droite Joseph qui se dispose à se mettre à genoux; ils tiennent les mains de l'enfant; le visage de la Vierge est presque de profil; elle regarde l'enfant & Joseph se tourne vers les spectateurs; il tient dans sa main gauche une branche de lis. Dans le haut du tableau on voit Dieu le Père, & le St. Esprit sous la figure d'un pigeon. C'est le plus beau tableau peint par un Espagnol que je me rappelle d'avoir vû. Je ne découvris aucune autre peinture à Cadix qui mérite qu'on en fasse mention.

Je ne prétends pas parler ici des traditions fabuleuses de cette ville, ni d'Hercule l'Egyptien, qui, dit-on, sépara les montagnes de *Calpe* & d'*Abyla*, & par ce moyen

joignit l'Océan avec la Méditerranée, & en mémoire de cette action éleva deux colonnes où étoient les mots *non plus ultra*, pour désigner que la terre finissoit en ce lieu. On fait que Charles V. prit pour sa devise *plus ultra*, en omettant le *non*. Cadix est le *Gades* des anciens; & fut d'abord habité par les Phéniciens, suivis par les Carthaginois, qui furent chassés par les Romains. Je me souviens d'avoir lû dans un vieux livre françois qui parloit des Romains devenus maîtres de cette ville, que leurs richesses y avoient introduit un grand libertinage, & qu'on recherchoit les filles de Cadix à cause de leurs talens pour la musique, & pour leur humeur qui avoit quelque chose de plus que de l'enjouement. Le même auteur ajoute, qu'on n'y permettoit ni aux femmes ni aux cochons d'entrer dans le temple d'Hercule. Le docteur Vengard, qui étoit à Cadix en 1685, dit dans son livre de voyages publié en 1701, qu'on voyoit dans le temple d'Hercule un autre temple dédié à la pauvreté, & un autre encore dédié aux arts & aux sciences, & qu'on désignoit par cette allégorie, que la pauvreté est la mère des arts & des sciences, tandis que par un étrange changement, le savoir est devenu aujourd'hui le nourricier de l'indigence.

Mr.

Mr. Clarke, dans ses lettres sur l'Espagne, dit que dans un couvent de Cadix il y a un sarcophage chargé de bas reliefs curieux en marbre; qu'on l'a converti en citerne, & que les religieux ont placé deux robinets de bronze dans les corps de deux Nayades. Comme je n'avois pas lu cette remarque élégante dans le tems que j'étois à Cadix, je n'ai pas songé à la vérifier. Le père Labat, qui a été ici en 1705, nous a laissé deux cent pages sur cette ville, qu'il a extraites en partie d'une histoire de Cadix, écrite en Espagnol en 1610 par un prêtre. Ce vénérable écrivain nous assure entr'autres, que cette ville est la *Tarsis* où le roi Salomon & son ami Hiram envoyotent leurs vaisseaux, & qu'on trouvoit dans les mines des environs des grains d'or de la grosseur d'un bout de teton renfermés dans l'intérieur des pierres.

Toutes les rues de Cadix sont étroites, irrégulières, mal pavées & sales. On commença à bâtir dès l'an 1722, une nouvelle église cathédrale; ce travail avoit été arrêté pendant quelques années, puis repris, & doit être achevé au bout de cinq ans. Cette église fera magnifique, entièrement de marbre blanc, ornée de très-grandes colonnes cannelées d'ordre Corinthien. Des souter-

rains spacieux y font destinés à servir de sépulture; s'il en faut croire un livre dernièrement imprimé à Cadix, en 1770, on y a déjà employé environ L 162000. sterling ou 14,586,000 réales de vellon, & il en coutera encore autant avant que le bâtiment soit achevé. Quatre millions de réales de cette somme font le produit de legs pieux, le reste a été pris sur le produit des douanes de Cadix.

Il y a ici environ trente maisons de commerce Angloises, & un grand nombre de François, Italiens, Allemands, Hollandois, &c. qui s'associent rarement avec les Espagnols. Je n'ai jamais rencontré un seul Anglois dans les maisons Espagnoles que j'ai fréquentées pendant un mois que j'ai séjourné dans cette ville.

Le 25 Juillet je traversai la baye qui a neuf milles de large, dans un bateau, & arrivai après une heure de route à la ville de *Port Ste. Marie*, où j'eus enfin le bonheur de rencontrer un combat de taureaux, spectacle que je désirois depuis longtems, & dont je m'étois fait une idée entièrement fausse. Comme il n'y a que Mrs. Clarke & Baretti qui ayent donné la description de ce spectacle en anglois, & que leurs relations sont très-différentes de ce que j'ai vu à Port

Ste. Marie & à Cadix, je donnerai un détail exact de ce que j'ai vu par mes propres yeux. La fête de taureaux, qu'on ne célèbre que dans des occasions solennelles, telles que des couronnemens, la naissance d'un héritier de la couronne, ou un mariage, a été décrite par Mr. Clarke; au lieu que le spectacle dont je vais rendre compte s'appelle simplement spectacle, ou divertissement de taureaux. On donne annuellement à Port Ste. Marie dix spectacles pareils, douze à Cadix, quatre à Séville, autant à Grenade, Madrid & Aranjuès, dans chaque ville six, les dimanches des mois de Juin, Juillet & Aouft, les taureaux n'étant disposés à combattre que dans la saison la plus chaude.

---

## C H A P I T R E XXVIII.

### *Combat de taureaux à Port Ste. Marie.*

**L'**AMPHITHÉÂTRE de Port Ste. Marie, de même que celui de Cadix, est bâti en bois & ne vaut guères mieux que les échafauts qu'on dresse à Tyburn, \* pour voir

---

\* C'est la place où l'on exécute les criminels à Londres.  
*Le Traducteur.*

les exécutions. Il a la même forme & les mêmes dimensions que ceux dont j'ai parlé précédemment. J'allai à quatre heures du soir m'assurer d'une bonne place, qui me couta 15 réales, c'est-à-dire 3 schellings 4 deniers. On ne paye que dix réales du côté qui est exposé aux rayons du soleil, & le peuple, qui est assis aux places inférieures, ne paye que six deniers de notre monnoye. L'amphithéâtre se remplit de monde; les cavaliers & les dames vêtus en parure étoient dans les loges, & le peuple au-dessous. L'ensemble formoit un coup-d'œil très-agréable. Si les femmes étoient conséquentes dans leurs actions, on auroit lieu de s'étonner qu'un fêxe qui s'éffraye & s'évanouit à l'aspect d'une grenouille ou d'une araignée, puisse prendre plaisir à un spectacle aussi cruel, où l'on est sûr d'avance de voir quantité de taureaux expirer dans des agnies horribles, des chevaux déchirés dont les entrailles traient à terre, des hommes jettés en l'air par les cornes des taureaux & foulés aux pieds de ces animaux furieux; cependant on voit les Espagnoles exprimer leur joye & donner des marques de plaisir, à proportion que le spectacle est plus ou moins ensanglanté, battant des mains & secouant leurs mouchoirs, poussant même des cris, afin

de rendre les taureaux plus furieux. J'en ai vu qui jettoient des poignées de noix au milieu de l'arène, dans l'espérance de faire tomber les hommes qui combattent à pied. Il est vrai que j'ai connu des dames dans ce pays là qui faisoient exception à la règle générale, & qui n'ont jamais voulu assister à ces cruels spectacles.

Le gouverneur de la ville ayant pris place dans sa loge, les champions qui devoient combattre les taureaux lui firent leurs révérences. On fit retirer le peuple de l'arène, & une compagnie de soldats se plaça le long de la barrière qui n'est qu'à hauteur d'appui. On avoit destiné dix taureaux à périr ce jour là. Trois combattans qu'on appelle *picadores*, piqueurs, devoient attaquer chaque taureau l'un après l'autre à cheval. Quatre autres étoient destinés à combattre à pied; on nomme ceux-ci *vanderilleros*, porte-drapeaux; les derniers champions étoient les trois *matadores*, ou tueurs. Tous ces gens sont bouchers, élevés dès leur jeunesse à cette espèce de combat, & gagnent leur vie à ce métier dangereux. Les premiers ont 3 à 4 livres sterling pour un jour de combat; les seconds la moitié de cette somme. Les *matadores*, dont la tâche exige le plus de dextérité, & qui courent le

plus grand danger, ont jusques à dix ou douze livres sterling. On tient 60 à 70 chevaux prêts pour le combat dans des écuries voisines; ils ne valent communément que cinq à six livres sterling; comme il en périt ordinairement plusieurs, on a soin de les choisir d'un aussi bas prix, & ils suffisent pour cette besogne. Leurs selles ont des arçons fort élevés, ce qui est nécessaire pour tenir le cavalier ferme, les chevaux se défendent beaucoup de combattre. On les voit souvent trembler, se cabrer, ruer & se débattre étrangement, souvent on est obligé de leur couvrir les yeux d'un mouchoir, sur-tout à ceux qui ont déjà été blessés dans des combats précédens. Les cavaliers portent des bottes & des culotes d'un cuir de buffle très-épais, plus impénétrable que les bottes fortes des postillons françois, quoique souple; ils ont des éperons très-forts. Leur habillement consiste en un pourpoint & un manteau court, un chapeau à large galon attaché avec un ruban autour du col; ils portent dans la main droite une lance de la grosseur du poignet, longue de dix pieds, armée au bout d'un fer tranchant, long d'un pied, mais qui est arrêté de façon qu'il ne peut entrer que de la largeur de la main dans le